

ANGLETERRE.

— On a célébré le 26 novembre, à Northshields (Angleterre), le 50^e. anniversaire de l'ordination du curé catholique de cette ville populeuse par un banquet public. On y a porté des toasts au saint-père, à la reine Victoria, à Mgr. Mostyn, évêque du district septentrional de l'Angleterre, à Mgr. Wiseman, coadjuteur de Birmingham, et à M. Daniel O'Connell, etc.

— Le 10 novembre, le très-révérend Dr. Briggs, administra le sacrement de confirmation dans la chapelle de Clifford à plus de quarante nouveaux convertis, et dans une visite que le même prélat fit à Shortwood, près Bristol, il y confirma vingt et une personnes, dont six étaient aussi de nouveaux convertis à notre sainte foi.

ESPAGNE.

— A sa séance du 17 décembre, le congrès de Madrid a voté les deux projets de loi qui autorisent le gouvernement à décréter des lois organiques et à pensionner les familles des officiers tués par les rebelles de Huesca. On a fait, à la même séance, le rapport sur le projet relatif à la dotation du culte et du clergé : on en a proposé l'adoption.

Plusieurs réunions de députés ont eu lieu à ce sujet. Après celle de M. de Viluma, qui est d'avis de rendre au clergé les biens non vendus et d'établir une contribution de 3 0/0 sur la propriété, on parle d'une vingtaine de députés de la Galice, qui se sont entendus pour demander le rétablissement du 4 0/0, et pour faire autoriser le gouvernement à décréter, en 1845, une loi qui assure au clergé le bien-être et l'indépendance qui lui manquent. Des pourparlers ont eu lieu entre ces deux réunions à l'effet d'obliger le gouvernement à accepter leurs principes, mais les députés de la Galice, ne voulant ni entraver la marche du ministère, ni exiger l'établissement d'une loi définitive avant le succès des négociations entamées avec la cour de Rome ont déclaré se contenter, quant à présent, de la déclaration formelle que, dans la prochaine législature, on présentera un projet conforme aux idées sur l'opportunité desquelles les deux commissions diffèrent aujourd'hui.

ALLEMAGNE.

Le piétisme en Allemagne.— Le piétisme, religion bâtarde qui n'est ni le catholicisme, ni le protestantisme, est en quelque sorte une excroissance malsaine de la grande plaie du paupérisme.

Cette secte est née dans les provinces protestantes exclusivement industrielles. C'est dans la vallée de la Wupper à Elberfeld et à Berne, siège des fabriques de soie ; dans la Silésie-Inférieure où prédomine l'industrie linière ; à Berlin et dans ses environs où l'industrie et les fabriques suppléent à la stérilité du sol ; et fin en Alsace dans les villes protestantes et industrielles, que le piétisme s'est développé avec rapidité.

Témoin de la misère générale des classes ouvrières, les piétistes ont pris cette misère pour une condition inhérente au travail. Voyant cette misère s'accroître au milieu même de tous les perfectionnements de l'industrie et de la multiplication des produits, en dépit de toutes les institutions de charité et de bienfaisance les piétistes, en désespoir de cause, se sont spécialement attachés à cette parole de l'évangile : "Heureux ce qui ont faim, qui souffrent et qui pleurent ; car leur récompense est grande dans le ciel." Ils ont donc fait de la misère inséparable du travail un dogme, et ils l'ont consacré par une pratique excessive de l'abnégation, par un enthousiasme concentré qui se repaît mystérieusement des jouissances de l'autre monde, en acceptant le travail comme une expiation légitime de la chute de l'homme.

Le piétisme, c'est donc l'interprétation à la fois miséricordieuse et austère du dogme chrétien dans la société industrielle moderne. Incapable de s'élever à l'idée d'une organisation plus équitable du travail, le piétisme a, en quelque sorte, enfermé la Providence dans le cercle étroit d'un état social que sa sombre charité et son intelligence sans portée déclarent immuable.

Aussi longtemps que les piétistes se sont tenus sur ce terrain, cherchant à faire des prosélytes pour leur offrir une consolation de tant de souffrances, les gouvernements ne s'en sont guère occupés. Quelques princes allemands les ont même soutenus avec beaucoup de vigueur, attendu qu'ils prêchaient l'indifférence complète en matière de politique et une soumission passive aux autorités. C'est peu ; longtemps les piétistes servirent d'instrument à la réaction contre la presse et contre la jeune littérature en Allemagne. Ce sont eux qui, sous différents masques, ont continuellement attaqué la philosophie hégélienne des universités d'outre-Rhin ; ce sont eux qui ont dénoncé à la diète la jeune Allemagne littéraire comme complice de la littérature socialiste de la France. Aujourd'hui même que le gouvernement prussien reconnaît l'impossibilité de guérir la misère uniquement avec des patentés, aujourd'hui que partout en Allemagne les germes des réformes sociales s'épanouissent à flûr de terre, les piétistes, loin de se soumettre au jugement d'indulgence qui partout les frappe, redoublent d'efforts pour combattre, au nom de la Bible, les préliminaires d'une organisation du travail.

Grâce à leurs sociétés bibliques qui sont très riches, grâce à l'influence qu'ils ont sur les nominations des jeunes pasteurs, grâce surtout à quelques hauts fonctionnaires publics affiliés à leur secte, ils relèvent la tête avec audace au moment même où le roi de Prusse vient de prendre sous son patronage les sociétés des secours mutuels, instituées dans le but de procéder à une enquête sur la situation des classes pauvres et d'indiquer des remèdes à la misère qui les décime ou les pousse à la révolte. Ainsi la société Piétiste d'Elberfeld vient de publier une circulaire dans laquelle elle proclame qu'elle n'entrera jamais en relation avec ces prétendues sociétés de

secours mutuels, à moins qu'on leur donne une base biblico-chrétienne, c'est-à-dire piétiste.

En même temps les piétistes du nord se sont rassemblés à Breslau en synode, et là, dans le but apparent de relever la vie religieuse, ils ont adressé au gouvernement prussien un manifeste dans lequel ils réclament les points suivants :

1^o Le droit de censure sur la presse, la librairie et les cabinets de lecture, afin d'en éloigner tous les livres irréligieux ;

2^o Le pouvoir de recuser comme témoin tout homme dont la vie religieuse sera entachée d'un reproche ou d'une faute quelconque ;

3^o Le rétablissement de la confession secrète ;

4^o Un pouvoir discrétionnaire dans les procès de divorce.

Le tout dans le but apparent de restaurer la pureté religieuse des mœurs publiques. On le voit, les piétistes protestants convoient un pouvoir comme jamais le catholicisme, dans ses jours de grandeur, ne l'a exercé. De là à l'inquisition il n'y aurait qu'un pas. Heureusement ce ne sont que des vœux, et une bonne partie de la presse allemande se borne à les tourner en ridicule.

Chose remarquable ! tandis qu'il y a en Allemagne un vif mouvement national parmi le clergé catholique, le clergé protestant recule partout jusqu'au culte du piétisme, que les Allemands appellent le *jésuitisme protestant*. De là sans conclusion, avec la *Gazette de Trèves*, que le protestantisme se meurt et que le catholicisme, en se retrempeant dans le socialisme, soit appelé à une nouvelle mission ?

ASIE.

— Les dernières lettres de Jérusalem annoncent que la synagogue de cette ville, dont les membres se distinguent par une profonde haine de toute innovation, et en général de tout progrès, a fulminé une sentence d'excommunication contre tous les Israélites qui participent, soit comme quêteurs, soit comme donateurs, à la collecte qui se fait actuellement en Europe dans le but d'encourager l'agriculture parmi les juifs d'Asie, et d'établir à Jérusalem, pour les indigents d'entre ces mêmes juifs, un grand hôpital et des écoles d'adultes et d'enfants des deux sexes.

Parmi les personnes frappées ainsi d'anathème, se trouvent les chefs des différentes maisons Rothschild, lesquels ont souscrit collectivement pour la somme de 100,000 fr. en faveur de cette œuvre de bienfaisance.

NOUVELLES POLITIQUES.

IRLANDE.

— Au meeting ordinaire de l'association du repeal qui s'est réuni le 2 décembre, M. O'Connell s'est longuement étendu sur les avantages que présente la création des chemins de fer en Irlande, pour y diminuer le paupérisme.

FRANCE.

— Voici une lettre adressée par Murat au premier consul, et dans laquelle il s'exprime d'une manière singulière sur les hommes en général et sur les Italiens en particulier. Nous ne changeons rien au style ni à l'orthographe de l'ex-roi de Naples :

Troupes françaises stationnées dans la république italienne et la Toscane.

"Au quartier-général de Milan, le 22 frimaire an XI, de la république française.

"Le général en chef au premier consul.

"Nous avons eu ici pendant quelques jours Salicruti ; je l'ai fait observer ; il a parlé pendant tout son séjour dans le meilleur esprit. Il a surtout donné l'espoir de la réunion de Gènes ; je dois penser qu'il avait des instructions à cet égard.

"Vous ne parviendrez à faire quelque chose de ce pays qu'en le réunissant à la France, vous ne trouverez aucun obstacle, ceux qui veulent l'indépendance, ne la veulent que par amour-propre ; quand en leur fait envisager les avantages qui résultent des réunions des petits pays aux grandes puissances, quand ils voyent que c'est un Corse qui gouverne le monde ; alors le voile tombe et laisse l'espoir de posséder des grandes places fait place à ce qu'ils appellent amour de la patrie, et la réunion est invoquée. Les hommes en Italie, plus qu'ailleurs peut-être, sont conduits par l'intérêt, par ce qu'ils sont tous égoïstes ; et voilà pourquoi déjà les militaires en générale nous sont dévoués, voilà pourquoi tous les généraux et conseillers d'état et conseillers veulent être et généraux français et conseillers d'état et sénateurs français. Voilà pourquoi vous ne trouverez aucun obstacle ici, quand vous avez déjà détruit ceux qui pouvaient vous opposer les puissances et anglaises. Je suis très bien en apparence avec Melly. Je m'efforce de lui faire entendre, qu'il faut que son administration suive l'impulsion de votre gouvernement ; il me répond en me disant, ici l'esprit public est lent il serait impossible de le faire marcher ici si rapidement qu'en France ; eh ! pourquoi va-t-il si vite en sens contraire ?... Je soutiens qu'ici quand on le voudra fortement, tout ira au gré de vos desirs. Tout dévoué à votre personne ayés un peu plus de confiance en moi : personne ne peut vous être si attaché que moi.

MURAT."

On sait que la réunion de Gènes à la France n'a eu lieu que le 16 vendémiaire an XIV. Tout le monde connaît l'étonnante et douloureuse biographie de Murat. Fils d'un aubergiste, simple soldat, officier, puis successivement général, maréchal d'empire, prince, grand-amiral, grand-duc de Berg, beau-frère de Napoléon et roi de Naples, il fut fusillé à Pizzo, le 13 octobre 1815.